LA VILLE AGRICOLE

L'agriculture vit une révolution urbaine sans précédent traduisant un changement de civilisation profond —

RÉMI JANIN

Éditions Openfield

LA VILLE AGRICOLE

Avant de se positionner sur les pistes du futur, *La Ville agricole* retrace l'histoire de l'occupation du sol par les humains sur la planète et nous fait découvrir que *l'inchangé* – le paysage prétendument primaire – n'est qu'une illusion. Tout change ; les facteurs du changement ne sont pas les mêmes au cours de l'histoire. La chute des météorites, le rythme des précessions solaires, les modifications du climat, la dérive des continents, les variations du trait de côtes, oui, tout était différent avant. Le passé est un socle mobile sur lequel se construit le présent, il ne se répète jamais.

L'action humaine joue un rôle important au cours des derniers millénaires, elle fait partie des facteurs du changement. On peut situer l'anthropocène à la création du premier jardin, celui de la première sédentarisation, cet instant où l'on importe les espèces vivrières animales et végétales en les plaçant dans l'*enclos* – telle est la définition du mot *jardin* – abandonnant progressivement le nomadisme planétaire pour instruire un mode de vie aux conséquences inattendues, capable de modifier le paysage en profondeur.

Changer la peau de la Terre, transformer le velu forestier en un tissu d'à-plats aux pigments expansifs : les villes. Tel est le processus involontaire mais bien réel conduit par les humains aux humeurs versatiles, passant de la condition vivrière à la spéculation

financière sans mesurer les conséquences de tels changements.

Le texte de Rémi Janin donne un résumé limpide de ces grands bouleversements et nous place au-devant d'évidences heureuses et douloureuses : oui l'activité humaine modifie le cadre de vie, oriente les usages, construit de nouveaux paysages et parfois les détruit. Les extraordinaires performances d'exploitation industrielle du sol par les technologies de pointe n'ont cessé de conforter les dirigeants dans une illusion de la maîtrise au seul service du marché comme si le vivant, dont il est ici question, se gérait à l'image d'objets programmés en usine. La suppression des surfaces de terres arables gagnées par les villes et les échanges mondialisés portant sur les produits

de l'agriculture ont modifié le rapport des habitants de la planète à leur propre territoire au point de séparer l'habitat – la ville – de ce qui permet de vivre : l'agriculture, l'élevage et toute culture vivrière.

La Ville agricole est à la fois un constat et un projet. Des fermes urbaines naissent au sein ou en périphérie des villes, preuve d'une prise de conscience des urgences vitales, mais le véritable projet politique est bien celui qui consiste à énoncer que « l'agriculture est urbaine et que la ville est agricole ». Tel est le contenu de ce livre qui ne correspond pas à une subversion délibérée par rapport au système établi, mais à une révolution constructive.

Les frères Janin ont reçu le Prix spécial du jury du Grand Prix du paysage en

2016 pour le travail mené à la ferme de Vernand – projet paysager, écologique, économique, pédagogique et sociétal – à un moment où le ministère en charge de cette attribution relançait ce prix abandonné depuis longtemps avec le souci de faire passer un message.

Ce message circulait au sein d'un jury de spécialistes, le voici à la portée de tous.

LA VILLE AGRICOLE

Rémi Janin

Nous vivons sans doute une révolution aussi profonde que celle vécue par l'humain au Néolithique. Nos sociétés connaissent un avènement urbain sans précédent, bouleversant notre rapport au monde, notre manière de l'habiter et de le percevoir. En France comme en Europe moins de 4% de la population active sont agricole, à l'échelle mondiale la population est devenue, depuis quelques années, majoritairement citadine. Les villes partout se gonflent et s'étendent et nous quittons progressivement nos habits d'agriculteurs pour une nouvelle ère humaine, en assistant à l'installation d'une révolution urbaine, massive et générale.

Pourtant, plus une société est urbaine et plus elle est nécessairement agricole, au moins en matière de besoins nourriciers. Et cependant le projet urbain et le projet agricole, en France comme en Europe, sont depuis plusieurs décennies pensés séparément et restent isolés l'un de l'autre alors qu'ils sont indissociables. D'un côté la ville s'épand sur des sols souvent fertiles sans aucune vision agronomique, développant ses infrastructures, ses zones pavillonnaires, commerciales ou encore industrielles, et pénalisant dans ce déploiement sa propre capacité à se nourrir. En face l'agriculture est encore largement basée sur des outils presque tous pensés au XX^{e} siècle, dans un contexte d'après-guerre, qui paraissent dépassés face aux enjeux nourriciers, environnementaux, sociaux et urbains qui se présentent.

La ville au sens large est ainsi, qu'on le veuille ou non, un projet agricole et il convient d'imaginer, de proposer et d'anticiper, dans cette transformation en cours et profonde, les formes possibles d'une hybridation consciente entre ville et agriculture, et de développer, en d'autres termes,

les moyens d'un urbanisme agricole. Ce bref ouvrage, dans le prolongement de trois articles préalablement écrits dans la revue en ligne *Openfield* entre 2013 et 2015 (« L'urbanisme agricole », « L'agriculture comme projet spatial » et « Agriculture, la révolution urbaine »), cherche à appréhender ces mutations. Il se veut ainsi, à son échelle et sans prétention d'exhaustivité, un élément exploratoire de cette ville agricole naissante et de ses origines.

DES ORIGINES

L'univers dans lequel nous sommes daterait de 15 milliards d'années. Au sein de l'univers, la Terre se serait formée il y a 4,5 milliards d'années. La vie y serait apparue il y a 3 milliards d'années pour se développer pleinement il y a moins de 600 millions d'années en sortant des mers. À cette époque, le Massif central n'était pas encore formé et un seul continent existait, la Pangée. Les premiers mammifères se seraient développés peu après et l'Homme quant à lui serait apparu il y a 2 à 3 millions d'années, c'est-à-dire très récemment. Il y a environ 10000 ans, ce qui est très peu à l'échelle du vivant et même de l'humain, l'Homme jusqu'ici chasseur-cueilleur devenait progressivement et en différents endroits du monde agriculteur. Il y avait alors sept millions d'humains sur Terre, soit mille fois moins qu'aujourd'hui. Cette transition se serait passée simultanément dans plusieurs régions du monde. Le foyer proche-oriental qui concerne l'Europe en serait *a priori* l'un des plus anciens. Il apparaît entre le Tigre et l'Euphrate, se basant sur la culture progressive de blé et de l'orge pour les céréales, du pois et de la lentille pour les légumineuses, ainsi que sur la domestication pour l'élevage de la chèvre, du mouton, du porc et du bœuf. Toutes les races de moutons que nous connaissons aujourd'hui sont par exemple issues d'une espèce unique de mouflon originaire de l'actuel Irak. De même, toutes les races de vaches viennent de la domestication d'une espèce d'auroch qui, pendant de longs millénaires, a connu des sélections et des adaptations variées sous la main de l'Homme, en fonction des régions investies. Depuis le Moyen-Orient l'agriculture aurait progressé géographiquement, en moyenne d'un kilomètre par an[1], s'étendant notamment vers l'ouest et vers l'actuelle Europe. Les communautés agricoles se sont ainsi développées par déplacement, par expansion et par communication, les premiers agriculteurs ayant avancé

1 • Marcel Mazoyer, Laurence Roudart, *Histoire des agricultures du monde, du néolithique à la crise contemporaine*, Le Seuil, 2002.

principalement par défrichement, selon la technique de l'abattis brûlis, procédé consistant à ouvrir par le feu la forêt en place avant de la cultiver.
À la suite du foyer proche-oriental et *a priori* sans connexion naissent d'autres foyers agricoles. Le foyer centraméricain apparaît par exemple il y a 9 000 ans et se base sur le maïs, le coton, l'avocat, le dindon et le canard. Le foyer chinois éclot peu après, il y a 8 500 ans, et s'appuie sur la culture du riz, du soja et du navet, ainsi que sur l'élevage de la poule, du porc et du bœuf. Le foyer sud-américain prend naissance quant à lui il y a 6 000 ans avec le développement de la culture de la pomme de terre, du quinoa et du lupin, et l'élevage du lama, de l'alpaga et du cochon d'Inde. Ce sont autant de déclenchements qui provoquent des mouvements progressifs d'expansion de l'agriculture, en différents points du monde, avant qu'ils se rencontrent.
L'agriculture occupe ainsi désormais un tiers des terres émergées du globe, soit 5 milliards d'hectares. Si nous regardons en France un paysage, n'importe quel espace a été défriché à un moment ou un autre par l'Homme au cours des 6 000 dernières années, depuis le moment où les premiers agriculteurs s'y sont installés. À l'échelle européenne, il ne resterait d'ailleurs plus qu'une seule forêt primaire n'ayant pas été touchée, celle de Bialowieza, à la frontière entre la Pologne et la Biélorussie.
L'essentiel des céréales cultivées a ses origines au Moyen-Orient, et en Amérique centrale pour le maïs. Les vaches, les moutons, les porcs et les chèvres sont aussi issus du Moyen-Orient. Les poules viennent d'Asie du Sud-Est et ont été initialement importées de régions tropicales. Les lapins ont une origine plus proche et auraient sans doute été domestiqués en Espagne. Les chevaux, quant à eux, auraient été apprivoisés dans le nord du Kazakhstan. La plupart des arbres fruitiers sont aussi originaires d'Asie, à l'image de l'essentiel des pommiers ou poiriers. La vigne a été importée d'Asie Mineure et la majorité des conifères cultivés vient d'Amérique du Nord.

Les paysages d'avant les agriculteurs ne sont plus. Tout a été profondément modifié, travaillé, déplacé, adapté, développé et construit par l'humain. Ce que nous regardons dans le périmètre français contemporain comme en Europe, n'est ainsi pas, et depuis longtemps, ce que nous pourrions appeler un espace naturel, dans le sens où l'Homme, physiquement, l'a remanié et façonné depuis des millénaires. Il a importé, sélectionné et fait évoluer des espèces végétales ou animales venues de nombreux endroits du monde, et a modifié un jour ou l'autre presque chaque morceau de ce territoire.

Une statuette

La naissance de l'agriculture serait sans doute liée à plusieurs facteurs. Il y aurait d'abord eu l'apparition de nécessités alimentaires concomitantes à des évolutions techniques. Elles auraient provoqué ce basculement, celui de l'humain se concevant comme un animal parmi d'autres, chasseur et chassé, ne modifiant presque pas le monde et errant à sa surface en quête d'aliments, à l'agriculteur semant ici quelques céréales et attendant la saison suivante leur multiplication, et à l'éleveur tenant désormais l'animal et le faisant se reproduire pour s'en nourrir. On a aussi supposé un adoucissement climatique qui aurait permis des conditions plus clémentes, mais l'hypothèse la plus probable est celle de la transformation préalable d'un rapport au monde. L'Homme ne se serait dès lors plus pensé comme un être vivant au milieu des êtres vivants, mais au-dessus des autres, s'autorisant par ce nouveau positionnement mental à modifier l'espace dans lequel il se trouve, à le mettre à sa disposition, à le transformer consciemment et à le construire physiquement. La révolution néolithique serait peut-être d'abord et avant tout une révolution culturelle.
C'est notamment l'une des théories de Jacques Cauvin, archéologue, qui, dans ses recherches et ses fouilles, a découvert dans les premières sociétés agricoles au Moyen-Orient, sous le sol de Jéricho, de petites statuettes [2]. Celles-ci

représentaient presque toujours une déesse, et l'on pourrait penser que la naissance de l'agriculture serait en premier lieu associée à un changement de représentation du monde et des divinités que nous lui prêtons. L'humain, alors, se serait mis à représenter un Dieu unique et à son image. Par ce petit façonnement d'un être en terre cuite, il se serait désormais pensé au centre des choses et non parmi elles, et c'est peut-être ce glissement qui a permis l'intervention humaine sur l'espace, sur l'animal et sur le vivant. L'Homme peut dès lors modifier le monde à son image, le dominer et se penser comme son sommet, et l'agriculture serait née de ce changement de représentation.

Suivront d'ailleurs de nombreuses religions monothéistes qui feront presque toutes de l'Homme la centralité universelle, prolongeant et affirmant cette vision anthropocentrique. La Bible ne dit-elle pas dans la Genèse : « *Dieu créa l'homme à son image, il les créa mâle et femelle et leur dit : " Soyez féconds, et multipliez-vous, et remplissez la terre et soumettez-la, et dominez sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux des cieux, et sur tout être vivant qui se déplace sur la terre "* » ? La religion catholique a ensuite été historiquement et intimement liée à des sociétés agraires et rurales, à l'image de cette femme et de cet homme de *L'Angélus* de Millet qui prient, la tête inclinée, au-dessus de la terre travaillée et défrichée depuis longtemps, au milieu d'une plaine totalement ouverte et cultivée où seul pointe un clocher isolé. L'agriculture dans ses fondements, et telle qu'elle a été pratiquée pendant des millénaires, est ainsi avant tout liée, et notamment en Occident, à une conception particulière du monde et de notre rapport au vivant. Ce rapport s'est fondé sur une domination consciente et acceptée de celui-ci, où l'humain assume de le modifier pour lui-même afin d'assurer, en premier lieu, sa propre survie et sa propre subsistance.

2 • Jacques Cauvin, *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture*, Flammarion, 1996.

Des avancées techniques, des paysages agraires

À partir de la naissance de l'agriculture, de nombreuses évolutions techniques ont eu lieu, permettant par à-coups une croissance démographique globalement progressive. Il y a 6000 ans, les Égyptiens installaient dans le large lit du Nil un système agricole sophistiqué à partir de bassins de décrue. En Amérique du Sud les agriculteurs construisaient il y a 2000 ans des terrasses complexes sur les pentes abruptes des Andes et cultivaient sur ces gradins. En Europe, vers l'an mille, alors que le monde compte environ 300 millions d'humains, le développement de la faux remplaçant la faucille permet une récolte plus efficace du foin et un meilleur stockage du fourrage pour l'hiver. La généralisation de chars à roues facilite alors son transport vers des bâtiments où sont contenus les animaux pendant cette morte-saison. Le développement du tombereau assure le transport du fumier produit l'hiver vers les cultures et offre ainsi une meilleure fertilisation. L'utilisation de la charrue au lieu de l'araire fait qu'il est possible d'enfouir le fumier plus profondément et d'enrichir différemment le sol, et toute la productivité agricole s'améliore.

En France, au cœur du Moyen-Âge, différents paysages agricoles s'installent. Au nord, ce sont plutôt les paysages d'*openfield* associés à des sociétés plus collectivistes. Ils reposent sur une organisation commune regroupant par ensemble chaque type d'espace. On compte l'*ager*, l'espace dit cultivé, et le *saltus*, l'espace dit non cultivé. Ces paysages fonctionnent sur une rotation souvent triennale incluant une année de jachère. Le système de vaine pâture, une fois la moisson faite, permet à chacun de laisser divaguer ses troupeaux sur toutes les terres. Ce principe apporte dans le même temps aux cultures de la matière organique. Au sud, d'autres formes agraires et sociales se mettent en place. Elles se fondent pour l'essentiel sur des systèmes plus individualisés et souvent plus dispersés dans leur organisation.

Assez tôt apparaissent dans plusieurs régions des principes bocagers, mais ils vont surtout se développer à partir de la révolution fourragère apparue en Europe du Nord au XVII^e siècle. Celle-ci se base sur l'abandon de la jachère au profit de la culture de légumineuses, famille végétale dont on s'était rendu compte qu'elle avait la propriété d'enrichir naturellement le sol en azote. Plus besoin dès lors de repos avec la jachère, la culture des légumineuses permet à la fois de produire du fourrage et d'enrichir le sol pour la céréale qui suivra. Plus besoin non plus de la vaine pâture et des animaux de tous pour fumer le terrain, et plus besoin donc de laisser le champ ouvert. Il convient en revanche de le fermer à l'intrus possible, à l'animal de l'autre qui pourrait venir se servir, et le bocage, paysage de clôtures, s'affirme encore plus dans de nombreuses régions.

Il faudra cependant attendre, en France, le XIX^e siècle, pour que le foncier soit en partie libéré par la Révolution des mains de la noblesse, du clergé ou de la bourgeoisie, et que se développent dans différentes régions ces formes bocagères. Le bocage breton atteint par exemple son apogée à ce moment-là, favorisé par un système de succession familiale qui implique de donner une part égale à chaque enfant. Le foncier se divise à chaque génération, formant un maillage parcellaire et bocager de plus en plus serré. À l'inverse, dans certaines parties de la Bourgogne, l'enfant aîné de chaque famille hérite généralement du domaine familial, maintenant des propriétés plus vastes et un parcellaire beaucoup plus détendu. Ces évolutions produisent des paysages forcément différents, et variant à l'échelle nationale, jusqu'au début des années 1960, selon ces multiples configurations foncières, sociales et culturelles.

Avec l'industrialisation, ces paysages divers, associés presque partout à de la polyculture-élevage, vont s'orienter et se spécialiser différemment. La Bretagne, région massivement peuplée à l'issue de la Seconde Guerre mondiale et qui comptait des petites structures agricoles nombreuses, choisira en

partie l'élevage hors-sol. Ce choix de complément de revenu sera en effet l'un des seuls moyens pour de nombreux agriculteurs de valoriser des petites surfaces découpées dans une agriculture devenant mondialisée. La proximité des ports maritimes privilégiera aussi cette spécialisation avec une facilité d'importation d'aliments comme d'exportation des productions. À l'inverse, certaines parties de la Bourgogne comme le Charolais ou le Morvan, présentant des structures foncières plus vastes, feront le choix de se spécialiser dans de grandes exploitations de vaches allaitantes. Ailleurs, comme dans les monts du Lyonnais, où les structures sociales et agricoles reposaient au début des années 1960 sur des exploitations moyennes, les agriculteurs développeront quant à eux des élevages intensifs de vaches laitières associés à l'ensilage de maïs. La France affirme alors, à partir des années 1960, des bassins agricoles très différenciés, passant de systèmes de polyculture-élevage, encore présents presque partout, à des régions qui se spécialisent en fonction des potentiels agronomiques, des savoir-faire et des particularités locales. La Beauce ou la Brie se consacrent par exemple exclusivement aux grandes cultures et abandonnent l'élevage. Les étables, bergeries et granges héritées des décennies, voire des siècles précédents, sont vidées et de grands silos sont érigés au milieu de la plaine. Dans les régions qui, au contraire, choisissent l'élevage, on réduit les cultures pour ne les consacrer qu'aux animaux. Les anciennes étables et granges ne suffisent plus et l'on construit de nouveaux bâtiments adaptés qui délaissent progressivement le bâti précédent. Ailleurs, de vastes territoires s'orientent exclusivement vers la viticulture, les quelques prairies qui se maintiendront quelques années pour les chevaux de trait finiront par disparaître définitivement avec le développement de la mécanisation et du tracteur.

À cette époque, au début des années 1960 précisément, le monde compte alors 3 milliards d'individus, soit cent fois plus que mille ans auparavant. En France, depuis 1932, la population est devenue majoritairement urbaine.

Développement des villes, naissance du paysage

À l'issue de la Seconde Guerre mondiale, la campagne française, même si elle est devenue démographiquement minoritaire, est encore très peuplée et repose toujours sur des communautés rurales nombreuses et diversifiées.
Quelques décennies plus tôt, au XIXe siècle, la France avait en effet fait le choix d'une agriculture forte et centrale, à l'inverse d'autres pays comme l'Angleterre. Cette dernière avait, dès le XVIIe siècle, en partie délaissé l'agriculture au profit de l'industrie, préférant s'appuyer sur ses colonies nouvelles pour assurer une part importante de sa production alimentaire. De là peut-être, y était alors née, assez tôt, une culture différente du paysage, plus urbaine, évacuant progressivement du tableau le paysan et s'inspirant des formes organiques d'une nature idéalisée. Cette évolution se détachait de la vision française du paysage, existant à la même époque au travers de la culture du jardin, vision fondée encore sur une domination et une organisation assumée du monde et de la nature, plaçant consciemment et ostensiblement l'Homme au centre des choses. En Angleterre, l'humain commençait alors à se fondre dans la nature, en n'imposant aucune géométrie visible, ce que les parcs parisiens copieront finalement, sous l'impulsion de Jean-Charles Alphand au XIXe siècle, en acceptant d'importer cette nouvelle idée de nature au milieu de la ville, ou bien ce que Frédérick Law Omlsted, dans un geste presque démesuré posera comme centralité même de New York dès 1857.
Semble alors être apparu en Occident depuis quelques siècles et dans la logique de la culture anglo-saxonne, un changement majeur, celui d'une vision nouvelle de la nature conjointe à l'avènement de sociétés s'urbanisant. Avec cette ville grandissante a émergé la notion occidentale de paysage introduite par la peinture dès le XVIe siècle. Cent ans plus tôt, dans les images des *Très Riches Heures du duc de Berry*,

le paysan était encore au centre, jamais éloigné du château et du prince. Sur les fresques des *Effets du bon et du mauvais gouvernement* d'Ambrogio Lorenzetti au XIV^e^ siècle se dessinait aussi la bonne campagne heureuse et nourricière, organisée et toujours étroitement liée à la cité. Puis, l'on a vu dans les siècles suivants l'humain quitter progressivement le cadre pictural au profit du paysage, devenir solitaire, ne regardant même plus le spectateur mais se tournant vers l'horizon, à l'image des sujets de Caspar David Friedrich, puis s'effaçant totalement. Cette apparition du « paysage » – le mot lui-même émerge pour la première fois en 1549 dans le dictionnaire de Robert Estienne, et désigne une toile de peintre avec une vue champêtre ou un jardin – est ainsi intimement associée au développement d'une vision urbaine, celle de l'Homme quittant le paysan et qui, comme le dit Alain Roger, du pays voit désormais du paysage[3]. L'humain, par cette position urbaine, s'extrait alors d'un rapport de domination nécessaire et productif de la nature, et la regarde de l'extérieur. Celui qui n'est plus paysan n'a plus ce lien à la fois brutal, charnel et sanguin avec la terre et le vivant, qui parfois produisent moins et donnent peu, avec cette attente impuissante de la pluie ou bien de la chaleur, ce sol qui est ici riche ou pauvre, cet animal malade ou cette épidémie qui abat le troupeau et qu'on ne comprend pas. La nature, pour le paysan, n'est pas nécessairement bonne. C'est son action sur elle et son effort d'organisation de celle-ci qui tend à la rendre profitable pour lui-même. Son travail s'inscrit alors dans une confrontation positive avec elle, qui, parfois involontairement, peut devenir destructrice, à l'image des garrigues du sud de la France, qui sont issues de défrichements anciens non mesurés ayant totalement rendu stériles ces terrains par le lessivage des sols. Le paysan est ainsi dans un rapport de travail avec la nature, souvent maladroit dans son geste, lancé dans une lutte incessante et dans un équilibre précaire avec elle, qui toujours le dépasse et qu'il ne peut totalement maîtriser.

3 • Alain Roger (sous la direction de), *La Théorie du paysage en France (1974-1994)*, Champ Vallon, coll. « Pays/Paysages », 2009.

À l'inverse, l'Homme urbain à partir des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, détaché et progressivement distancié de ce rapport difficile, se détourne doucement des lieux de labeur et regarde désormais la montagne ou bien la mer comme un paysage, en même temps qu'il en invente donc le mot. Auparavant, le bon espace était celui qui permettait de bien produire et de pouvoir se nourrir au mieux : la bonne campagne, la bonne terre, et c'est là que les villes, d'ailleurs, se sont généralement installées. Les espaces stériles ou difficilement fertiles étaient rejetés, mal considérés, et n'ont été, bien souvent investis que par défaut par des populations rurales grandissantes et nombreuses, comme au Moyen-Âge, précédées par quelques groupes de moines qui partaient en pionniers conquérir ces endroits hostiles, s'atteler à les rendre productifs, assécher des marais ou bien ouvrir des clairières. La mer, la plaine trop humide et marécageuse, la forêt obscure, la montagne abrupte, tous ces espaces étaient vus comme mauvais, à l'image du paysan qui laisse Pétrarque au pied du mont Ventoux au milieu du XIV^e^ siècle et ne comprend pas son ascension[4]. Pour aller voir quoi ? Ce ne sont que des cailloux. Même François-René de Chateaubriand quelques siècles plus tard, traversant les Alpes, n'y voit encore qu'un poids minéral stérile dont la masse l'étouffe[5]. Pour Stendhal, la montagne n'est encore agréable qu'en horizon de la cité ou de la campagne, son intériorité reste rugosité et brutalité, même si Jean-Jacques Rousseau avait entamé un peu plus tôt cette transformation du regard en commençant à se tourner un peu vers elle, en observant différemment les rives des lacs et les premiers versants des massifs, mais sans trop entrer encore dans la sombre montagne. C'était tout de même un premier renversement avant l'avènement urbain massif.

Et progressivement, accompagnant l'expansion des villes, c'est une révolution culturelle beaucoup plus large qui se met

4 • Petrarque, « Mon ascension sur le mont Ventoux », lettre à Dionigio da Borgo San Sepolcro, moine augustin, 1334.

5 • François-René de Chateaubriand, *Voyage au Mont-Blanc et réflexions sur les paysages de montagnes*, 1806, Séquences, 1994.

en place. Aux États-Unis, les premiers parcs nationaux, Yellowstone et Yosemite, sont pensés dès les années 1860 en même temps que se conclut l'avancée vers l'ouest. La nature, dans son idée et pour l'une des premières fois sans doute à cette échelle, devient monument. En Angleterre toujours, et depuis quelques décennies déjà, on commence à se baigner dans la mer, d'abord pour des raisons thérapeutiques puis par distraction volontaire. Dans le même temps on invente le tourisme, pratique d'abord étroitement réservée aux classes aristocratiques, à ceux, pleinement sortis de la paysannerie, et qui regardent la nature sans cette lourde vision du travail. Ce sont aussi deux Anglais, Windham et Pococke, qui, à la fin du XVIII^e siècle, depuis Genève rejoignent la Mer de Glace sur les pentes du Mont-Blanc, et qui, pour la première fois aussi, s'en émerveillent. Ce sont à nouveau des Anglais qui commencent à investir au XIX^e siècle la Côte d'Azur, et le littoral devient alors progressivement paysage. Puis naît le Touring Club de France, influencé par ce mouvement lancé depuis l'autre côté de la Manche, valorisant un tourisme qui au départ est là aussi apporté par l'aristocratie, et généralisé ensuite en 1936 aux classes populaires. Neuf ans plus tôt avait été créée la première réserve naturelle française en Camargue, traduisant l'application de l'idée de préservation et de conservation de la nature. Puis, en 1960, la loi française crée les Parcs naturels nationaux. L'humain, désormais, se doit de protéger la nature de son action, d'extraire volontairement des lieux son intervention jugée potentiellement néfaste ou dégradante, et d'établir en quelque sorte des sanctuaires.

L'avènement agricole

Si l'on reste en France, l'agriculture y a connu à partir de la révolution industrielle une évolution un peu différente de la culture anglo-saxonne. Au XIX^e siècle, l'agriculture française a en effet pris un nouvel essor. On a perfectionné, créé des comices agricoles, développé la notion de races bovines

avec les *herd-books*, essayé des fermes modèles, pensé l'organisation de la campagne française, en partie sous l'impulsion de riches propriétaires et d'agronomes éclairés, à la suite d'Olivier de Serres trois siècles plus tôt.

Le ministère de l'Agriculture autonome est quant à lui créé en 1881. Pour la III^e^ République, l'agriculture se doit d'être un pilier central de la modernisation et de la structuration nationale, étant aussi une base électorale indéniable face au royalisme toujours latent. La majorité de la population étant encore rurale, la République fait alors le choix de s'appuyer sur la paysannerie plutôt que sur le monde ouvrier, jugé trop instable politiquement. Le Crédit agricole est créé dès 1884, puis l'installation des premiers mutualistes agricoles est permise en 1900. Les premiers syndicats se développent à partir de la fin du XIX^e^ siècle et les chambres d'agriculture sont mises en place en 1924. Des prêtres accompagnent les Jeunesses agricoles chrétiennes dans les campagnes dès 1929 et, au lendemain de la Seconde Guerre, l'INRA[6] est créé, suivi par de nombreux instituts techniques agricoles. À l'aube des années 1960, l'agriculture est déjà pleinement encadrée dans un effort national de modernisation.

À la suite de la Révolution française, les agriculteurs, qui, à la sortie du Moyen-Âge, étaient encore souvent métayers ou fermiers, avaient donc pu, lorsqu'ils en avaient l'occasion, accéder à la propriété foncière. En 1960, les agriculteurs avaient ainsi acquis en propriété presque la moitié des terres qu'ils exploitaient directement. À cette même date, les SAFER[7] sont mises en place avec comme but de réorganiser les exploitations agricoles et de renforcer la maîtrise foncière pour les agriculteurs. Les remembrements, ayant pour objectif de regrouper les terres et d'agrandir les parcelles, se multiplient. L'assurance vieillesse des exploitants agricoles *via* la MSA[8] est instaurée en 1947, favorisant le départ d'exploitants âgés au profit de l'agrandissement d'exploitations.

6 • Institut national de la recherche agronomique.

7 • Sociétés d'aménagement foncier et d'établissement rural.

8 • Mutualité sociale agricole.

En 1962, il est possible pour les agriculteurs de créer les premiers GAEC[9] et de s'installer sous forme sociétaire. La FNSEA[10], mise en place au lendemain de la guerre, est à ce moment-là le seul syndicat reconnu par l'État.

Des États-Unis sont arrivées plus tôt de nombreuses évolutions. Par exemple, dans les années 1940, René Dumont parcourt pour l'État français les grandes plaines du Nord américain et les Appalaches et relate à son retour les avancées outre-Atlantique[11]. On développe la machinerie, on importe de nouveaux modèles de logements des animaux, comme la stabulation libre pour les bovins dans les années 1950, on se modernise sous l'influence du plan Marshall. Puis la politique agricole commune européenne est créée en 1957. L'Europe de l'Ouest, décimée, s'entraide pour assurer dans une reconstruction naissante et florissante sa propre capacité à se nourrir, ce qu'elle n'avait jamais vraiment réussi à atteindre auparavant.

Entrée en vigueur en 1962, la PAC[12] repose d'abord sur la mise en place d'organisations communes de marchés dans la communauté des six pays fondateurs, notamment pour le sucre, la viande bovine et les produits laitiers. Un prix d'achat minimal pour les principales productions est garanti et une préférence communautaire est instaurée. Des taxes douanières pour les importations sont installées et les exportations sont subventionnées. Si les cours sur le marché mondial sont trop bas, ce qui est produit est alors stocké en attendant de le revendre dans des moments plus favorables. Si ce n'est pas le cas, ces surplus sont transformés, voire détruits. Dans le même temps, et dans toute la communauté des Six, l'agriculture est modernisée pour la rendre la plus productive possible.

Dix ans plus tard, la PAC dépasse déjà largement les objectifs qui lui avaient été fixés. L'agriculture européenne produit plus que ce qui est consommé, ce qui commence à coûter très cher

9 • Groupement agricole d'exploitation en commun.

10 • Fédération nationale des syndicats d'exploitants agricoles.

11 • René Dumont, *Les Leçons de l'agriculture américaine*, Flammarion, 1949.

12 • Politique agricole commune.

à la Communauté. Les stocks d'invendus augmentent et la nourriture se gâche dans d'immenses bâtiments. Des systèmes de régulation des productions sont alors instaurés avec les quotas laitiers en 1984. Puis, en 1992, le gel des terres est mis en place, obligeant les céréaliers à ne plus produire sur au moins 15 à 20 % de leurs surfaces exploitables. Cette même année, les dépenses communautaires par type de production commencent à être plafonnées. La Communauté économique européenne se rend aussi compte que les campagnes dont les conditions géographiques ou naturelles sont difficiles se vident sous l'effet de cette politique. La ruralité perd alors à grande vitesse sa population comme sa vitalité, pour ne progressivement laisser dans les campagnes que les agriculteurs, de moins en moins nombreux. Pour essayer de maintenir des producteurs dans ces espaces difficiles, des systèmes, comme l'ICHN[13] en 1975, sont installés. Enfin les pays tiers estiment également déloyal ce protectionnisme organisé depuis les années 1960 et pressent l'Europe de ne pas poursuivre cette politique. Dès les années 1980, le système de prix de soutien est alors progressivement abandonné. En 1992, la réforme Mac Sharry programme définitivement la chute du soutien des prix agricoles à la production en la compensant cependant par des aides directes, versées aux agriculteurs sous forme de prime à l'hectare ou à l'animal.

13 • Indemnité compensatoire de handicaps naturels.

Face aux critiques environnementales et sociales parallèles grandissantes, un second pilier est ajouté à la PAC en 1999, le premier restant celui du soutien à la production, comprenant notamment les aides directes. Sur ce second pilier qui voit le jour, on parle alors de développement rural et on introduit de nouvelles mesures. L'agriculture est dès lors soutenue pour son implication dans l'aménagement du territoire, pour son rôle paysager – on parle d'entretien du paysage – et pour le maintien de la biodiversité. En France, les CTE[14] sont créés. Ils permettent de porter un regard plus global sur une exploitation et

14 • Contrat territorial d'exploitation.

un état urbain totalement libéré de tout rapport avec les conditions naturelles et leur dimension majoritairement hostile pour nous. Finalement – et paradoxalement – il vénère désormais cette nature dont il s'est sorti et qui lui est devenue extérieure. C'est alors certainement cet affranchissement, ce rapport distancé de l'hostilité première de la nature, cet éloignement contemporain de l'extrême cruauté entre les êtres vivants pris dans des chaînes alimentaires, des luttes incessantes pour l'habitat et la survie entre espèces, de combats pour des territoires entre animaux ou végétaux, qui fait que l'humain regarde désormais cette nature éloignée comme son berceau originel apaisé, perdu et fantasmé. Il cherche à la retrouver, à se réconcilier avec elle et pense par là atteindre le sens premier de son existence, conçue souvent comme égarée et noyée dans l'urbanité, coupée du monde et du vivant.
C'est alors un retour voulu à la nature, sous une forme idéalisée, une quête citadine. La position urbaine tend à imaginer que l'agriculteur aurait quitté il y a peu les habits d'un paysan qui, précédemment, était en harmonie totale avec elle, que l'industrie et la mécanisation l'auraient conduit à s'arracher récemment à elle. Mais le rapport paysan s'est construit dès l'origine sur cette domination assumée de la nature. Les agriculteurs d'aujourd'hui sont les héritiers directs des paysans d'hier, même si ceux-ci ont été encadrés depuis les années 1960 dans un projet agricole lancé vers une modernisation poussée, qui a exacerbé ce rapport et en a démultiplié les moyens. L'agriculture dès le Néolithique s'est reposée sur des défrichements par le feu, a provoqué il y a des millénaires des perturbations parfois irréversibles du sol, a dominé l'animal et l'a tenu enfermé des hivers entiers immobilisé avec une corde ou une chaîne. Les paysans précédents n'ont jamais été sans doute dans un rapport d'harmonie souhaitée avec la nature, mais plutôt dans une confrontation qu'ils tentaient en permanence de rendre positive. À l'inverse, les formes agricoles qui aujourd'hui se revendiquent en symbiose avec elle sont totalement nouvelles et directement

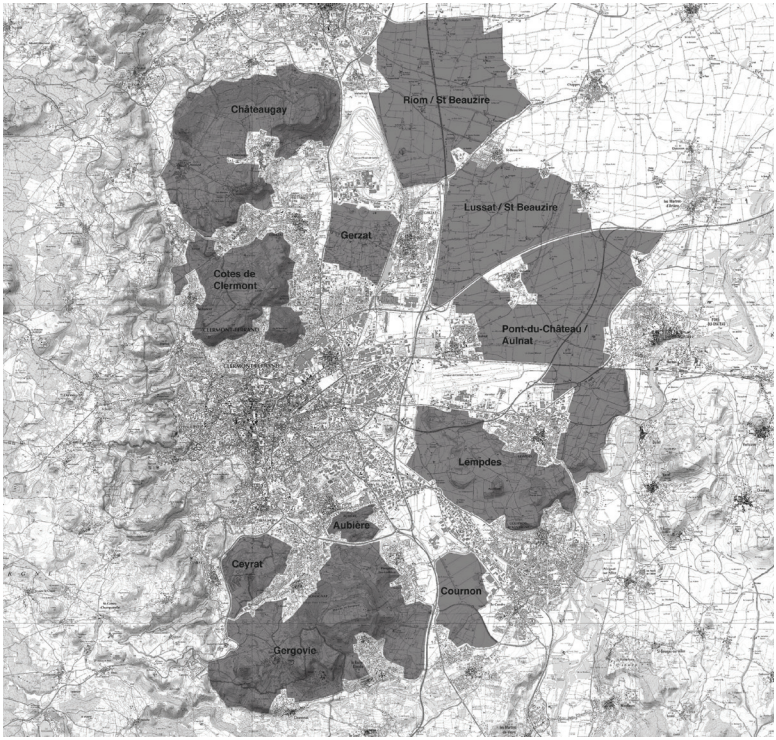
issues d'une culture urbaine , à l'image de la permaculture ou de l'agriculture biologique. Cette dernière trouve ainsi ses fondements dans les théories et les réflexions de Rudolf Steiner au début du xx^{e} siècle. La permaculture quant à elle, a été définie plus récemment par les Australiens David Holmgred et Bill Mollison, à partir des années 1970.
Ce sont alors deux mondes agricoles qui progressivement s'opposent dans cette ville naissante, l'un ancien, placé dans le prolongement direct du monde paysan, et dont le rapport à la nature est encore largement fondé sur les origines de l'agriculture développées depuis le Néolithique ; l'autre nouveau, d'une agriculture devenue urbaine et pensée depuis la ville, dans un rapport totalement différent au vivant et à la nature, mêlée à elle et souhaitant s'y associer pleinement. L'un semble inexorablement s'éteindre, l'autre doucement s'éveille dans un changement profond de civilisation.

PHOTOGRAPHIES ET NOTIONS

Les notions qui suivent sont attachées à des réflexions menées depuis 2005 essentiellement dans le cadre d'études ou de projets conduits par l'agence Fabriques Architectures Paysages, cofondée en 2007 avec Pierre Janin.

Proposition de développement d'un service des espaces alimentaires avec modifications des principes de plantations urbaines, agglomération de Genève, Suisse, 2013 | FABRIQUES

AGRICULTURE URBAINE
L'agriculture est désormais indissociable du projet urbain. Elle participe de sociétés dont elle assure la dimension nourricière et permet en partie l'urbanité.



Carte des enclaves agricoles dans la périphérie de Clermont-Ferrand pouvant devenir de possibles parcs agraires structurant la métropole, 2010
FABRIQUES, DANS LE CADRE DE L'OUVRAGE *CLERMONT AU LOIN* | FOND DE CARTE IGN

ENCLAVE AGRICOLE
L'enclave agricole est le constat contemporain de formes agricoles de différentes échelles désormais prises physiquement, et très souvent involontairement, dans les tissus urbains. Aujourd'hui largement ignorées, elles pourraient cependant devenir dans les métropoles la nouvelle ossature de leur pensée et de leur développement.
Au-delà de ces espaces, l'enclavement agricole est un constat global de l'isolement de l'agriculture dans les sociétés urbaines, tant physique que culturel, qu'il convient de dépasser.

Apport de quelques moutons pour la période estivale valorisant des espaces de jardins collectifs, Lyon, 2008 | FABRIQUES

ESTIVE URBAINE
L'estive urbaine est un principe de déplacement estival de troupeaux depuis les campagnes vers les métropoles pour valoriser les interstices urbains. Ce principe peut être complémentaire des bergers urbains.

Poulailler industriel des années 1980 n'ayant plus d'usage agricole et posant la question de son possible réemploi, Ille-et-Vilaine, 2008 | FABRIQUES

FRICHES BÂTIES AGRICOLES
Les friches bâties agricoles sont le résultat d'une nouvelle génération de patrimoine architectural rural, issu des décennies postérieures à 1960, dont une partie a perdu sa vocation agricole. Ce constat nécessite de porter un regard différent sur les constructions rurales récentes et contemporaines en envisageant leur possible revalorisation.

Développement de pré-bois permettant de créer de nouvelles surfaces agricoles sous couvert boisé et offrant des abris pour les troupeaux, ferme de Vernand, Loire, 2010 | FABRIQUES

PAYSAGE AGRICOLE CONTEMPORAIN

Le projet de paysage agricole contemporain consiste à penser le projet agricole à travers une démarche paysagère intégrant trois points conjoints et complémentaires : concevoir des paysages nourriciers et vivriers, des paysages environnementaux et des paysages partagés au sein de sociétés devenues massivement urbaines. Tout projet agricole devrait ainsi contenir ces trois dimensions, nourricière, environnementale et territoriale, et y répondre, devenant, de cette manière, porteur de nouvelles esthétiques et de nouvelles formes paysagères.

Chemins agricoles temporaires évoluant en fonction des rotations et devenant chemins de randonnée, Ferme de Vernand, Loire, 2009 | FABRIQUES

Passages temporaires réalisés à partir de planches récupérées dans des pâturages humides de fond de vallée, Ferme de Vernand, Loire, 2011
FABRIQUES – POLYCULTURE

— sans doute aussi conséquent que celui qui s'est produit au Néolithique.
En Europe moins de quatre pourcent de la population vit désormais directement de l'agriculture et à l'échelle mondiale la population est depuis quelques années majoritairement urbaine. Plus une société est urbaine et plus elle est nécessairement agricole, au moins en termes de besoins nourriciers, et pourtant l'agriculture et la ville restent aujourd'hui largement séparées dans leur pensée et leur développement alors qu'elles sont totalement liées et indissociables. L'agriculture est indéniablement urbaine et la ville agricole, et ces deux projets se doivent d'être assumés comme communs.
C'est ainsi les fondements de cette révolution urbaine que cet ouvrage tente d'explorer et interroge de manière non exhaustive les formes et les moyens possibles de cette transition nourricière, environnementale et urbaine indispensable de l'agriculture, dirigée vers la construction d'une ville consciemment agricole, imaginative et vivante.

12 EUROS

9 78 2 9 561007

Nouvelle édition, augmentée d'une préface de Gilles Clément